



Commémoration du 60^e anniversaire de la libération de Poullan et du Cap-Sizun



Cet été 2004 aura été l'occasion de commémorer partout en France et dans notre région le 60^e anniversaire de la libération de notre pays.

Nos communes ont été marquées par divers événements, que les associations d'anciens combattants et les municipalités ont commémoré, en particulier le 26 août dernier. Rappelons les faits :

Le dimanche 6 août 1944 : mort tragique de l'abbé Conan, vicaire à Poullan.

L'abbé Louis Conan (né en 1911, ordonné en 1939) était depuis août 1941 vicaire à Poullan auprès de Mr Louis Prigeac, recteur de la paroisse. Le 6 août 1944, il revenait à bicyclette d'avoir chanté la messe et prêché à l'occasion du pardon de la chapelle Sainte-Espérance à Beuzec-Cap-Sizun. Il fut tué en croisant, au niveau de Kéroulou, un convoi de treize voitures allemandes dont la dernière venait de faire l'objet d'un mitraillage par deux FFI de Meilars. Cette fusillade laissera quatre morts : l'abbé Conan 33 ans, Joseph Mens, Henri Celton ainsi que Yves Léostic de la Gare de Beuzec, âgé de trente-six ans, qui venait à Poullan. Voici un court extrait du récit de cet épisode (registre paroissial de Poullan) :

« Vers 4h30, un convoi de treize voitures chargées d'allemands casqués et armés (les dernières troupes d'occupation comprenaient une forte proportion de russes) avait traversé Poullan pour se rendre en renfort à Audierne où l'on se battait depuis la veille. Selon toute probabilité, les deux jeunes gens de la résistance durent se cacher dans un pré appartenant à M. Sergent, de Penguilly (Meilars), pour laisser passer le convoi puis, tandis que M. Mens de sa cachette attaquait le dernier camion à coup de mitraillette, M. Celton vint se poster au bord de la route pour lancer ses grenades. Tous deux furent tués : le premier derrière le talus, dans le pré à 70 mètres de

la borne kilométrique indiquant : Poullan 2,6 km, le second dans le fossé, 20 m plus bas.

M. l'Abbé Conan qui arrivait 150 mètres en arrière et avait déjà croisé douze voitures allemandes reçut le même sort ainsi qu'un jeune père de famille : M. Léostic de la gare de Beuzec, âgé de 36 ans qui, lui aussi, venait à Poullan.

Ces deux derniers ayant été blessés, M. Conan dans le dos et M. Léostic à la nuque, il semble qu'ils aient reçu les attaques de l'avant dernière voiture accourue au secours de la 13^e mise en difficulté. Les allemands ont-ils cru avoir affaire à un nid de résistance ? Peut-être. À la sortie de Beuzec ils tuèrent un audiermois, M. Le Bigot, qui quittait le bourg pour rentrer à Audierne et portait le brassard FFI. »

Le 7 août 1944, a lieu la libération de Douarnenez

Le 26 août 1944 : combats de Lesven (Beuzec-Cap-Sizun) ...

Dans la nuit du 26 août 1944, Les allemands cantonnés dans le Cap Sizun s'apprêtent à évacuer vers la presqu'île de Crozon, au départ de Lesven. Mais les forces de la Résistance ont été prévenues et occupent le site où se déroulera un long combat qui opposera quelques 300 allemands à 600 à 700 FFI venus en renforts des compagnies locales du Cap et du pays Bigouden, puis de Quimper et de Brier.

À l'issue de ces combats, 228 prisonniers allemands seront conduits à Pont-Croix. Les combats de Lesven auront fait 11 tués dans les rangs français, auxquels il faut ajouter une victime civile ; 16 allemands auront été tués et bon nombre blessés.

... et mort de patriotes au retour de ces combats à Lenn A Voa en Poullan

Une tragique méprise de l'aviation américaine fera d'autres morts dans les rangs des FTP qui regagnaient Douarnenez en camion. Celui-ci ne portait pas le panneau de reconnaissance et deux chasseurs de l'US Army le mitraillent au lieu-dit Lenn A Voa, à Poullan. 6 hommes de la compagnie Kléber y perdent la vie et d'autres sont blessés.

Le 20 septembre 1944 : Capitulation de la poche de Lézongar en Esquibien

marquant la fin de l'occupation allemande dans le Cap Sizun.

Un certain nombre d'autres événements ont également marqué les esprits de nos compatriotes :

La mort d'un jeune soldat néo-zélandais, enterré à Poullan.

Au cours des bombardements de Brest en 1944, les tirs allemands visaient les bombardiers alliés. Le 19 juin 1944, un appareil est abattu en baie de Douarnenez. Les passagers sautent en parachute et sont la cible de tirs ennemis. Un jeune soldat néo zélandais, Robert Alexandre O'Kane (né le 7 juin 1921) est tué. Recueilli sur la côte, il est enterré au cimetière de Poullan où sa tombe se situe près du monument aux morts.

À Beuzec-Cap-Sizun, la mort de Marie Ansqer, âgée de 12 ans, tuée d'une balle allemande le 22 juillet 1944 à Kerguian.

En définitive, cette guerre aura fait dans la population poullannaise 17 morts (morts pour la France et victimes de Guerre 1939-1945). Par ailleurs, ce sont 69 de nos compatriotes qui se sont retrouvés, dès 1940, prisonniers de guerre en Allemagne.



Michel COLAS - Président Délégué - 148 rue Jean Durand - 93240 Stains

PRÉSIDENTEPrésident d'honneur
Georges VALBONMichel COLAS
DéléguéLouis CORTOT
Compagnon de la Libération

Albert TURPIN

VICE- PRÉSIDENTE

Madeleine OBODA

Raymond REVIRON

Roger BRAZZINI

IN MEMORIAMAuguste GILLOT
Membre du Conseil
National
de la Résistance

Boris GUIMPEL

Paul BUFFET-
BEAUREGARD
Compagnon de la
LibérationLouis BLESY
Compagnon de la
Libération

Jean AMBLARD

Dr Charles DE COCOLA

Georges JULIEN

21.09.10

*Cher Ami Michel,**C'est avec bien du plaisir que
j'ai apprécié ta présence à cette petite
cérémonie d'inauguration de la pose de
la plaque à la mémoire de Laurent et Roger
Denhamen.**Merci pour cet ouvrage consacré
à l'histoire des rues de Douarnez.**En te souhaitant d'heureux
mois de joie sur les bords du Rhin, très
très amicalement et meilleure route au
P.C. Douarnez.**Georges DUBHEMIN
24 Rue du Maréchal Leclerc
93400 Saint Ouen
(01.40.12.71.15)*

Le Pourquoi et le COMMENT

lors de la Commémoration de la Libération de la France, le dimanche 8 Août, au square André Pellen, j'ai informé l'un des porte-drapeaux de mon projet de faire apposer sur ma maison du 72 rue du Moulin, une plaque à la mémoire des deux frères, Laurent et Roger Pennamen, résistants arrêtés, morts en déportation. Intéressé par ce projet, il m'a suggéré d'écrire à Monsieur Philippe Paul, Sénateur-Maire, d'en faire le départ des manifestations du souvenir des combats de Lesven.

A cette demande, la réponse est cette lettre du 21 Août de Monsieur Philippe Paul et la cérémonie d'aujourd'hui, 26 Août



Douarnenez

Direction Générale
Le 21 août 2010

VILLE DE DOUARNENEZ

Madame, Monsieur,

Les cérémonies commémoratives du 66^{ème} anniversaire des combats de Lesven se dérouleront le jeudi 26 août :

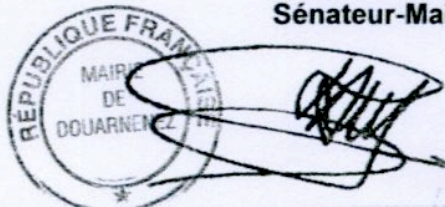
- 16 h 45 Dépôt de gerbe sur la stèle de « Len a Voa » où six Douarnenistes, André TRÉVIDIC, Corentin PERENNES, Hervé KERGOAT, Emile LE CORRE, Marcel LE COZ et Pierre GUENADOU, ont trouvé la mort mitraillés par l'aviation,
- 17 h 15 Dépôt de gerbe sur la stèle de « Keroulou »
- 17 h 45 Rassemblement des drapeaux à Lesven
- 18 h 00 Cérémonie devant le monument en hommage aux combattants résistants tombés pour la France.

Cette année, exceptionnellement, ces cérémonies seront précédées de l'inauguration à 15 H 30 de la plaque apposée sur la propriété de M. Georges Duchemin 72, rue du Moulin, à la mémoire des Frères Laurent et Roger Pennamen.

Comptant sur votre présence,

Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées

Philippe PAUL
Sénateur-Maire de DOUARNENEZ



Lundi 23 Aout 2010



MAISON des DEUX FRÈRES
PENNAMEN
RÉSISTANTS ARRÊTÉS - JUIN 1943 -
MORTS en DÉPORTATION
LAURENT 25 ANS
à RUCHENWALD (1905-1942)
ROGER 21 ANS
à DORA (1901-1944)
SOUVENONS NOUS

Pose de la plaque par
son créateur, le céramiste
de St Jean, J.-C. LE MAO



Est-elle bien posée se demandent ces examinateurs ?



Jeudi
26 Aout
15h30

Bien trempé, J.C. LE MAO et Monsieur le Maire P. PAUL



Jean-Claude LE MAO est heureux et Monsieur P. PAUL protège G. DUCHENIN



Allocation Municipalement protégée



Assistance mouillée mais attentive

114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

Monsieur le Maire,
Messieurs,
Charles Boulet.

Il me a son honneur le Maire et à son contact tout d'avoir répondu à mon appel, en prélude à la cérémonie au cours de laquelle dans la fosse, en participant à l'inauguration de la plaque rappelant que cette maison c'était le 1948 et l'époque était celle de justice Pennequin et de leurs trois enfants, Marguerite et ses deux frères Laurent et Roger.

Tout que Laurent, Roger et Bernard Marcel Guillou ayant comme le Général de Gaulle une certaine idée de la France, appartenant au réseau Saluz, ils ont voulu rejoindre la "France libre combattante" en passant par l'Espagne, en Juin 1943.

Né pouvant le faire par Tarascon/Briège, à cause de mauvais temps, ils ont repris le train en direction de Bayonne, en passant le jour par la mer. Malheureusement, comme de très nombreuses fois pendant ces deux années de l'occupation, ils ont été dénoncés par le contrôleur du train et arrêtés par la police allemande. Ils resteront toujours ensemble en différents lieux de détention, dont celui de Bordeaux, jusqu'à leur arrivée au camp de Compiègne-Royallieu.

Le 3 Septembre 1943, Marcel Guillou est dans le train à destination de Buchenwald. Il rentre ainsi que 18 autres déportés à s'évader de leur wagon, avec pistole boïscé. Un en charge, à partir de Metz, par une chaîne d'évasion, il rejoindra le major de Guernier et s'engagera, à la libération, au 13ème Dragon, jusqu'à la fin des hostilités.

En représailles, à partir de la mi-septembre, les autres prisonniers, dont Laurent et Roger, devront se dénuder entièrement au moment de l'embarquement, dans des wagons métalliques. Dans leur convoi que Marcel Guillou rejoindra à la mi-septembre il n'y aura que 50 occupants sur les 100 au départ.

À l'arrivée à Buchenwald le 18 Septembre 1943, Laurent est mort pendant le voyage. Roger sera transféré au camp de Dora où il décèdera le 18 Janvier 1944.

À l'heure où certains porteurs d'un maillot brésilien, s'endorment celui-ci, cette plaquette, due au talent de notre ami Jean Claude de Mas, camarade bien connu à St-Jean, nous fait le devoir de rendre affectueuse reconnaissance, de notre silence recueilli, de perpétuer la mémoire de Laurent et Roger Pennequin, morts pour cette France Nouvelle, sous le Général du 11 Juin 1940 a écrit:

Comme la France de Coucy,
Est faite de cette façon que,
Quoi qu'il soit arrivé,
Quoi qu'il arrive,
Quand il sera de défendre,
De représenter,
De faire valoir la liberté
Et la Dignité des Hommes
Cette France sera toujours avec vous"

Tous mes remerciements pour votre attention primée et avec beaucoup d'émotion, respectueux et enchaînés nos deux peuples.

Georges DUCHENEN

C.V.A. au Mouvement Turca-Volcano de l'Ève -
E.F.O.C. et dans l'Action au 4ème B.H.N. - Cité de l'Union de la
Ville d'Evreux - Travaux de participation de la nuit AVRIL 93.



SILENCE et Recueillement

Tréboul : une plaque en mémoire des frères Pennamen



La plaque réalisée par l'artisan céramiste Jean-Claude Le Mao a été apposée sur la maison familiale des Pennamen.

À l'initiative de Georges Duchemin, ancien combattant volontaire de la Résistance, résidant au 72, rue du Moulin à Tréboul, une plaque du souvenir a été inaugurée sur cette maison où vécurent deux frères, Laurent et Roger Pennamen, anciens Résistants, décédés en déportation, respectivement âgés de 23 et 21 ans. Cette cérémonie, à laquelle assistait Philippe Paul sénateur maire, William Boulic, président de la communauté

de communes et de nombreux élus et anciens combattants, était un prélude à la cérémonie commémorative des combats de Lesven. « À l'heure où certains porteurs d'un maillot tricolore salissent celui-ci, cette plaque nous fait le devoir de pérenniser la mémoire des frères Pennamen morts pour cette France nouvelle », a souligné Georges Duchemin.

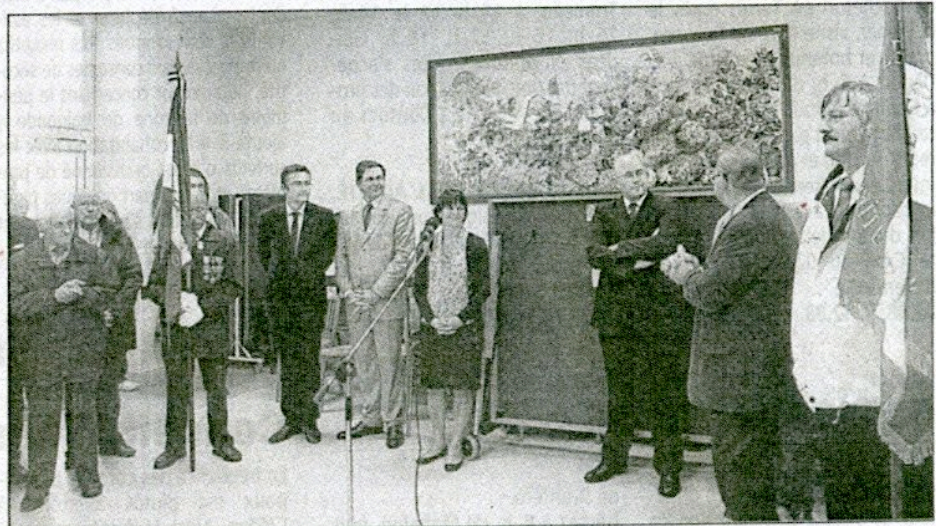
Ouest-France
Mercredi 16 Septembre 2010

BEUZEC-CAP-SIZUN

« Le Télégramme » Mardi 31 Août 2010

Combats de Lesven. Le Sud-Finistère se souvient

C'est sous une pluie battante que la cérémonie commémorative des combats de Lesven a commencé à se dérouler jeudi. Pour la circonstance, une portion de la Départementale 7 avait été momentanément interdite à la circulation. À peine le dépôt de gerbe était-il effectué que le maire de Beuzec, Jean Pichon, conviait l'assistance à se replier à l'abri du déluge dans la salle communale. Une assistance nombreuse qui réunissait les représentants des associations patriotiques des communes dont des habitants ont participé aux combats : Audierne, Beuzec-Cap-Sizun, Esquibien, Tréboul, Douarnenez, Quimper, Brieç.



Une assistance nombreuse réunissait les représentants des associations patriotiques des communes dont des habitants ont participé aux combats : Audierne, Beuzec-Cap-Sizun, Esquibien, Tréboul, Douarnenez, Quimper, Brieç.

« Cette région s'est auto-libérée »

Ces combats - qui ont fait 20 morts parmi les résistants et 2 victimes civiles - se sont déroulés dans les villages de Lesven, Kervoal, Kervigoudou. Ils ont été suivis d'un épisode à la Croix-Rouge en Esquibien. Ils ont commencé à 1 h 30 alors qu'un convoi allemand s'appêtait à embarquer pour rejoindre la presqu'île de Crozon; ils se sont achevés à 17 h 30 par la reddition des Allemands et le suicide de leur chef.

Plusieurs groupes ou compagnies de résistants du Sud-Finistère y ont participé.

M. Marrec, représentant du préfet et directeur départemental de l'office national des anciens combattants, a souligné que Lesven était un des rares combats gagnés par des résistants sans l'aide des alliés. « Cette région s'est auto-libérée ».

Dérives vers la xénophobie

La députée Annick Le Loch a salué la présence en nombre des porte-drapeaux, et a appelé à la vigilance, les dérives vers la xénophobie et le racisme étant malheureusement toujours d'actualité, même en ce temps de paix. Le sénateur Philippe Paul a quant à lui rapporté des souvenirs plus

personnels, évoquant l'action de son grand-père résistant pendant cette période de la guerre. Mathieu Quéré, de l'association du Souvenir, a été le dernier à intervenir. Comme les autres intervenants, il a exprimé le souhait que le message soit transmis aux jeunes générations, car, a-t-il conclu: « On doit poursuivre ce devoir de mémoire ».

La STELE de LEN A VOA



Nathalie FLORCH, amie de l'ANACR, dans "A mon Père", paru en 2004, avec une préface de Lucie et Raymond AUBRAC, raconte la tragique méprise du mardi après-midi 26 Aout 1944, où deux camions ramenant à DOUARNENEZ, des Résistants ayant participé aux combats de LESVEN, sont mitraillés par deux "Thunderbolt" américains. Bilan : 14 blessés dont 3 grièvement et 6 morts : Pierrick GUENADOU, Hervé KERGOAT, Emile LE CORRE, Marcel LE COZ, CORENTIN PERENNES, et André TREVIDIC.

Marcel FLORCH, son père, est posé à la morgue avec les autres, sera sauvé par une infirmière faisant la toilette des morts, s'apercevant qu'il respirait encore un peu. Il lui faudra de longs mois de soins. Il reçoit en Juillet 1945 la croix de la Légion d'Honneur des mains du Général de GAULLE.

Marcel FLORCH est décédé en Juillet 2002.

Nathalie a dédié son livre à ses deux petites filles ANAËLLE et MELANIE en souvenir de leur papi.



BOUCHON SUR POUILLAN-BEUZEC? Non mais les Fideles en parapluie, en Hommage à ceux de la Stèle ci-dessous



Cette charmante Demoiselle se souviendra de cet Hommage, auquel elle participe en porteuse de Fleurs



P. PAUL

M. MAZEAS

A la Stèle de KEROULOU, Michel MAZEAS
 procède à l'Appel des noms de:
 « Abbé Louis CONAN, Henri CELTON, M. LE BIGOT,
 Yves LEOSTIC, Joseph MENS » le
 Dimanche 6 Août 1944

LXVI^{ème} ANNIVERSAIRE

14



Triste Ciel et vive couleur des Fleurs et Drapeaux



Coussin du Comité départemental ANACR 93



Fidèles au souvenir: 40 Drapeaux





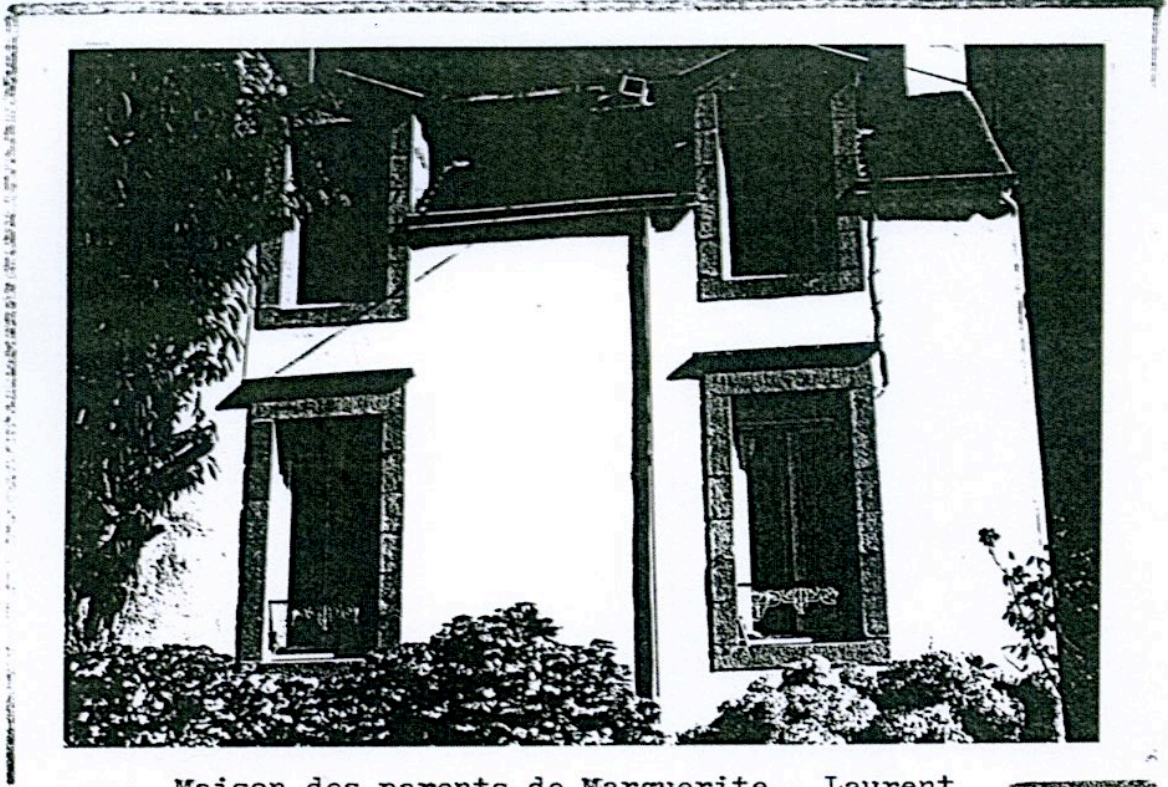
sous l'averse, les nombreux participants



vont gagner la salle de BEUZEC



Laurent et Roger FENNAMEN

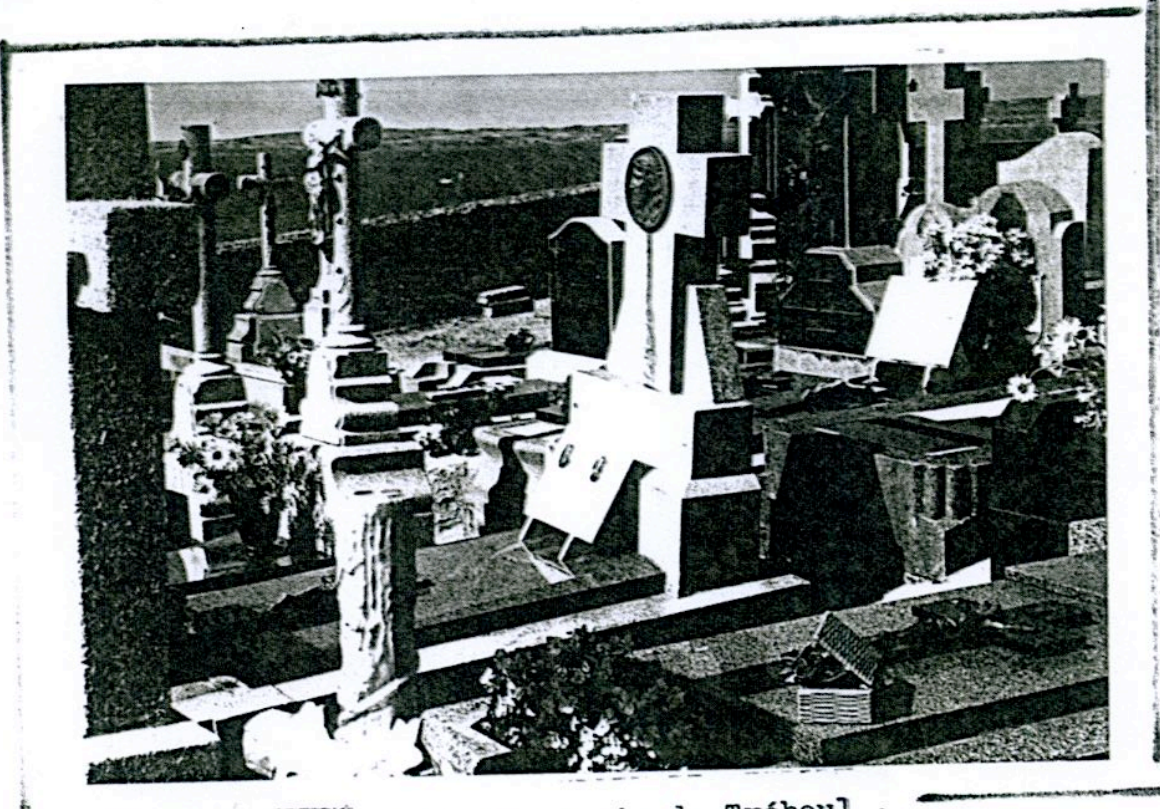


Maison des parents de Marguerite , Laurent et Roger PENNAMEN , en 1991 , au 72 rue du Moulin à Tréboul . En 1943 , c'était le 48, avec fenêtres et persiennes en bois.

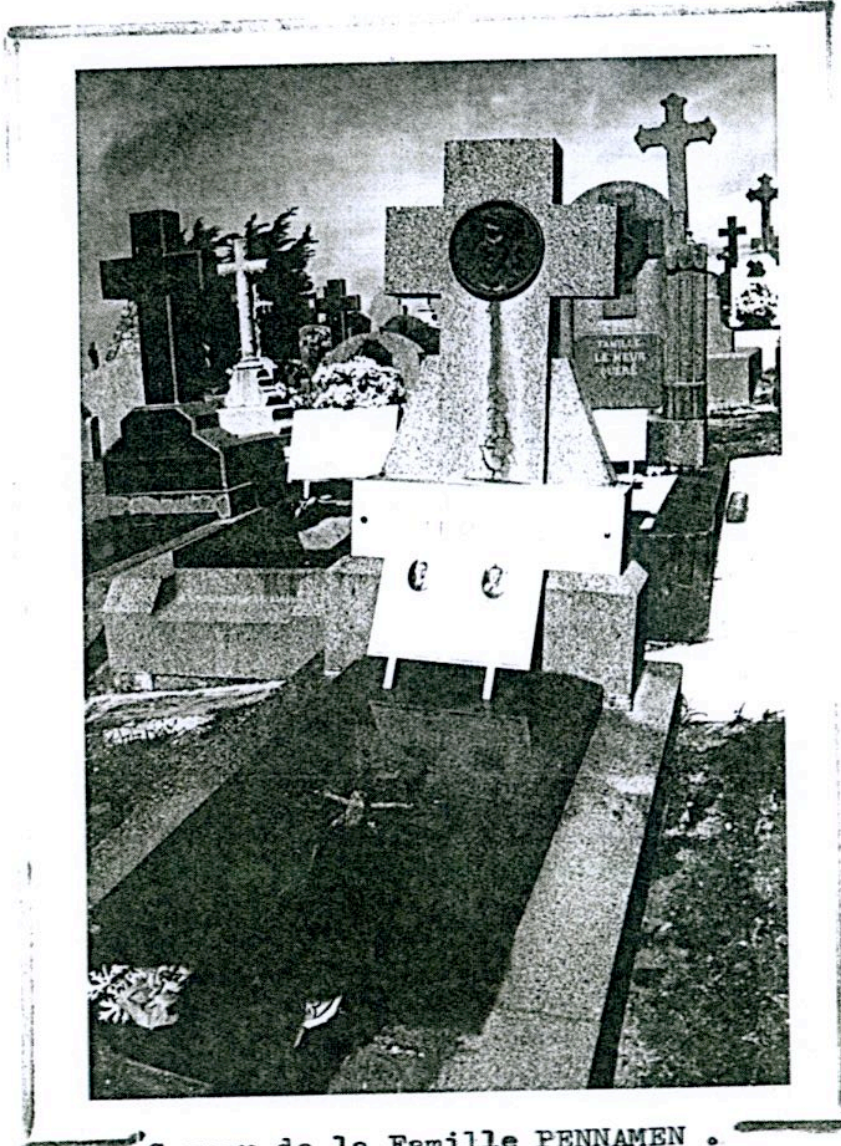


Une petite rue de Tréboul , non loin de leur maison , porte le nom des deux frères .

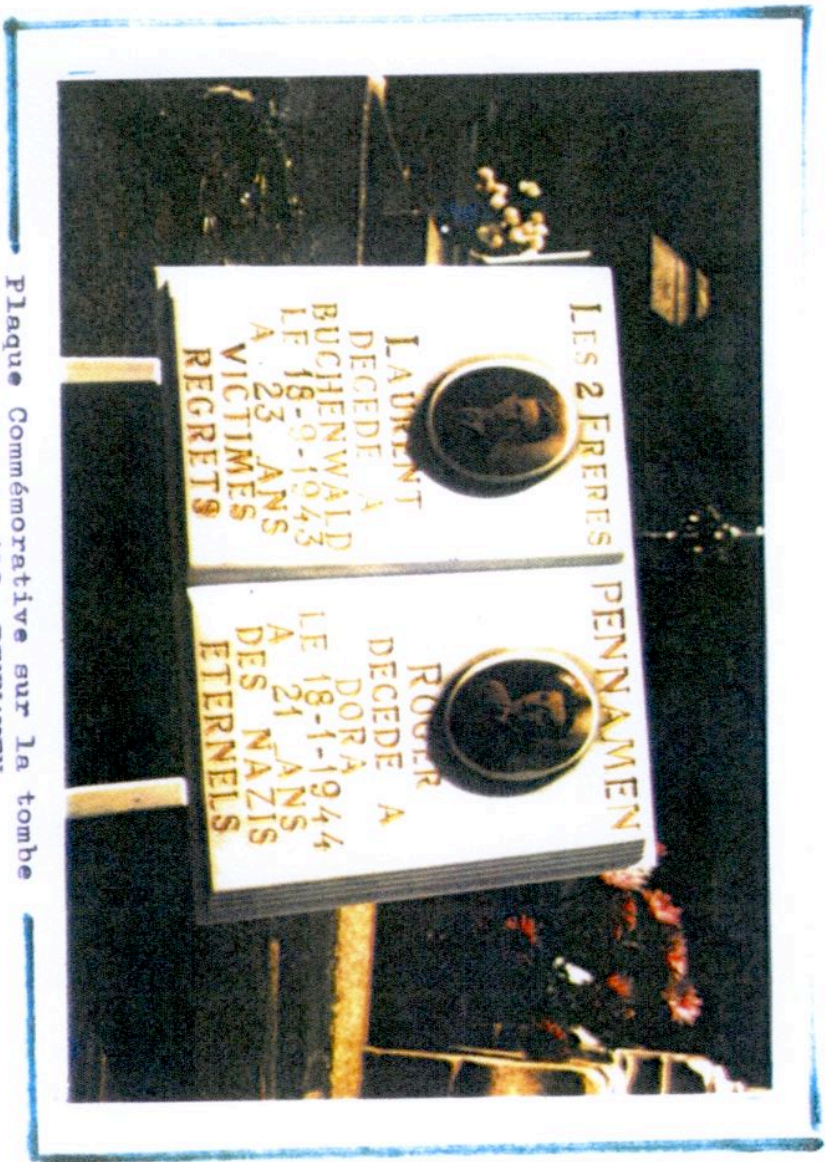
XI
16



Cimetière marin de Tréboul .



Caveau de la Famille PENNAMEN .



Plaque Commémorative sur la tombe
de la Famille PENNAMEN.

LES 2 FRERES
LAURENT
DECEDE A
BUCHENWALD
LE 18-9-1943
A 23 ANS
VICTIMES
REGRETS

PENNAMEN
ROGER
DECEDE A
DORA
LE 18-1-1944
A 21 ANS
DES NAZIS
ETERNELS

XII
②

Douarnenez, le 7 août 1994

**COMMEMORATION DU 50^e ANNIVERSAIRE DE LA
LIBERATION**

ALLOCUTION DE M. MICHEL MAZEAS, MAIRE.

Il y a un demi-siècle, jour pour jour, nous vivions la dernière journée de l'Occupation à Douarnenez. Les Allemands s'étaient retranchés, pour quelques heures encore, dans l'école de Ploaré, menaçant cependant de faire sauter l'immeuble de l'Inscription Maritime, installée alors rue du Pont. Ce chantage à la destruction avait pour seule raison la récupération de 500 litres d'essence qui allaient leur permettre de fuir vers les points de ralliement que leurs états-majors avaient fixés, vers la Presqu'île et Brest.

La veille ils avaient brûlé 7 maisons à Pen ar C'hoat et assassiné là deux jeunes gens, tué un jeune garçon sur la place de l'Eglise à Ploaré. Jusqu'au dernier moment, la horde nazie était restée dangereuse et portait encore des coups, ceux de la bête à l'agonie. Elle laissait derrière elle une trace sanglante dans nos rues et nos champs :

10 F.F.I. morts en héros les armes à la main
8 victimes civiles mortes en martyrs
3 otages massacrés odieusement.

Dans les villages alentour, les nazis avaient assassiné le maire de Pouldergat, fusillé l'abbé Conan de Poullan, fusillé aussi Pierre KERVARREC et son fils, cultivateurs au Juch, massacré trois jeunes otages de Kerlaz.

Dans les jours qui allaient suivre, la communauté douarneniste allait perdre encore dix des siens dans les combats de Lesven. Ils venaient allonger la liste déjà longue où figuraient déjà d'autres combattants comme Hervé Julien, de la rue Victor Hugo, massacré le 27 juin au Maquis de Penhoat en Kerfeunteun.

Douarnenez payait un lourd tribut à cette guerre qui le 7 août n'était pourtant pas encore achevée, même si l'occupant avait été chassé de notre territoire.

Les chiffres, aujourd'hui, nous apparaissent dans toute leur cruauté : 250 victimes dont l'acte de décès porte la mention : Mort pour la France, figurent sur nos registres d'Etat-Civil entre 1939 et 1945.

Ces chiffres sont aussi à l'image de l'engagement des Douarnenistes, à l'image de leur courage, à l'image de leur attachement à la justice et à la liberté.

Dans un instant, nous remettrons aux survivants de ces combats difficiles une médaille commémorative du 50^e anniversaire de la Libération : ils sont plus de 200 encore parmi nous qui ont participé, chacun à sa place, à la grande bataille pour libérer le sol de la patrie. Eux, ils sont là, parmi nous. Mais combien de leurs camarades sont partis pour toujours au cours de ces dernières années. Nous ne les

oublions pas et leurs familles recevront un diplôme d'honneur signé des quatre maires de la Communauté du Pays de Douarnenez, au cours d'une prochaine cérémonie.

Le temps des survivants s'enfuit.

C'est une des lois inexorables de la nature humaine à laquelle il faut bien nous plier. Mais il restera dans la mémoire collective le souvenir de ces temps difficiles et troublés où 157 des nôtres rejoignirent les Forces Françaises Libres à l'Appel du Général de Gaulle, le souvenir de ces centaines d'autres Douarnenistes qui formèrent les bataillons des Forces Françaises de l'Intérieur, le souvenir de ceux qui sont allés jusqu'à la mort, simplement parce qu'ils avaient voulu donner un sens à leur vie.

C'est à tous ces hommes et ces femmes qu'est dédié l'hommage que nous rendons aujourd'hui, à ceux qui sont encore parmi nous, à ceux qui nous ont quitté en chemin, à ceux qui n'auront pas connu les fruits de la Victoire, morts aux combats, morts sous la torture, fusillés, pendus, massacrés, exterminés dans les camps de concentration...

L'oubli est impossible.

Le pardon difficile.

Mais songeons un instant à nos parents, à nos amis, à nos camarades disparus. Que diraient-ils, eux qui ont tout donné, s'ils voyaient les images que nous renvoie le monde d'aujourd'hui de la Bosnie au Rwanda. Eux qui sont morts pour ne plus revoir jamais ça, il est sûr que là où ils sont ils nous sollicitent pour tout faire pour que plus personne ne revive jamais leur calvaire.

Je crois qu'ils nous appellent à le dire, au nom de leur sacrifice, au nom de la justice, au nom du bonheur des hommes pour lequel ils ont combattu.

Ils nous appellent jusqu'au fond de notre recueillement, jusqu'au plus profond de l'hommage que nous leur rendons, à prendre en main nos destinées pour refuser par la pensée, la parole et l'action le glissement sournois du monde vers une autre barbarie, semblable à celle qu'ils ont combattue.

Et si l'on peut tirer des leçons de l'Histoire, ils nous disent que le refus de l'injustice est déjà un acte de foi dans l'avenir des hommes.

Recueillons-nous et méditons un instant pendant que vont retentir les sonneries aux morts des pays de France, du Canada, de la Grande-Bretagne et des Etat-Unis, qui sont aussi l'appel à la grande fraternité des Nations que nous souhaitons voir unies dans le même combat pour la Paix, la Justice et la Liberté.

FLAGRANT DELIT !

Cuirassés Allemands Bombardés



Ci-dessus voici une photographie publiée, il y a 15 jours, par la propagande anglaise.

Cette photo représente le « Scharnhorst », le « Gneisenau » et le « Prinz Eugen » transformés en un tas de ferraille par les bombes de la R.A.F., dans le port de Brest.

Or, le 12 Février, les trois vaisseaux de guerre allemands, déjouant la surveillance de la Home Fleet, franchirent, en un magnifique coup d'audace, le détroit du Pas-de-Calais, détruisant au passage 43 avions anglais, et rejoignirent sains et saufs leur base, donnant ainsi un magnifique et irréfutable démenti aux diffamateurs et truqueurs de Londres.

Français, vous avez sous les yeux une preuve de plus que les juifs à la solde de Londres mentent à longueur de journée et, au besoin, truquent clichés ou photos pour les besoins d'une cause perdue.

Voilà de quoi vous donner à réfléchir vous qui, malgré tout, voulez écouter Radio-Londres.

Quand la Radio de Londres parle : **Elle ment.**

Quand la Radio de Londres cite des chiffres : **Ils sont faux.**

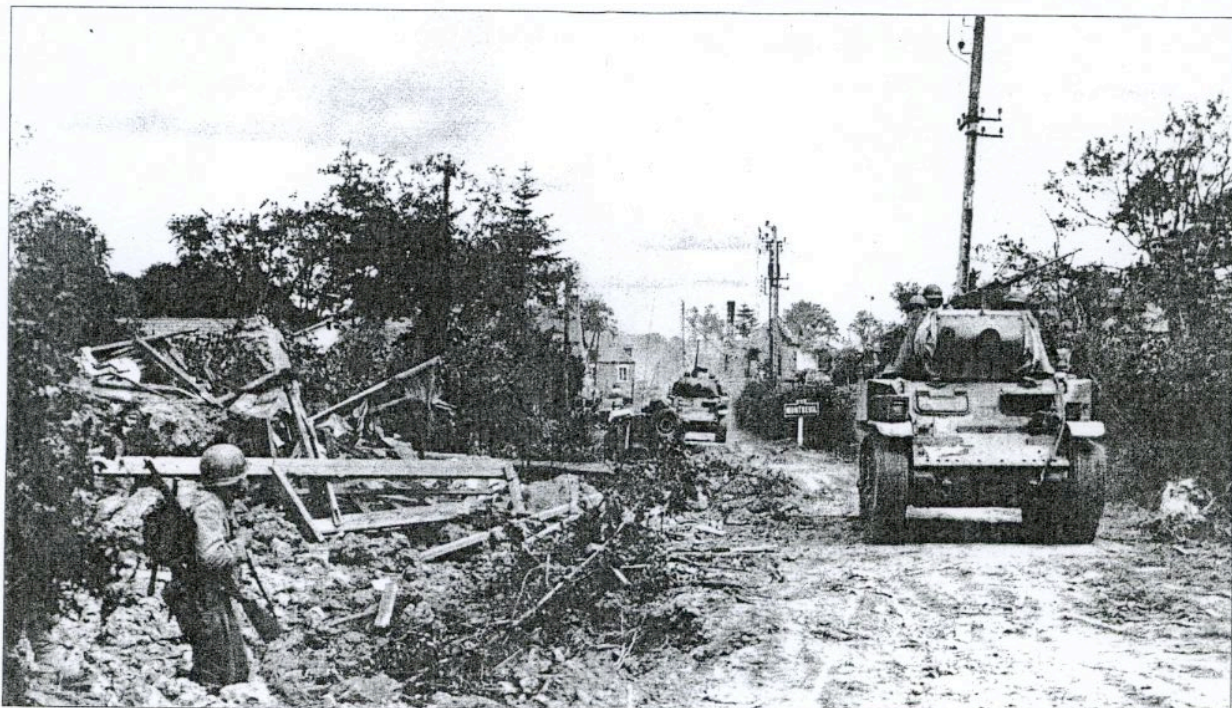
Quand la Propagande anglaise ou gaulliste publie une photo : **Elle est truquée.**

Faussaires et menteurs, voilà les titres de noblesse de
"Ceux" de Londres !

Des bombardiers
quadrимoteurs "Halifax"
de la R.A.F. attaquent
les cuirassés dans le
port de Brest

- ① Le Scharnhorst
- ② Le Gneisenau
- ③ Le croiseur
Prinz Eugen

Il y a 50 ans, le Débarquement et la Bataille de Normandie



► Le verrou allemand a sauté, les blindés du général Patton peuvent enfin foncer sur la Bretagne.

Photo: Impérial War Museum de Londres

Les Alliés ont gagné la Bataille des haies mais ils ne percent pas immédiatement le front allemand. Heureusement le bouillant général américain Patton va rattraper le temps perdu. Du côté d'Avranches il ouvre les portes de la Bretagne.

Un grand récit de Claude Masson *

« Partir mon général ! Il faut partir tout de suite... Au PC du général allemand von Choltitz, ferme de la Fosse des Loups à Ouveilly, 10 kilomètres au sud-est de Coutances (Manche), on domine en quatrième vitesse. Les blindés américains qui ont débarré les Allemands à l'ouest de Saint-Lô se rabattent vers la côte ouest du Cotentin en soulevant des nuages de poussière qui rendent l'air irrespirable aux équipages. Et aux Français qui n'ont pas tous évacué leurs villages.

La route de Coutances qui descend vers le sud est coupée. « Go on ! » Les Français, beaucoup de réfugiés des villes, se précipitent le long des petites routes, bouquets de fleurs, bouteilles de cidre, paniers de calva à la main. Les Américains lancent cigarettes, chewing-gum et chocolat.

Pour la première fois depuis le débarquement, c'est la tête le long des routes. Mais l'imbrication des lignes en mouvement est telle que les Américains passés, des Allemands peuvent surgir. Et que des prisonniers allemands peuvent devenir quelques instants plus tard

les gardiens de leurs peñoles d'un moment. Chaque village, chaque carrefour, chaque ferme peuvent cacher une embuscade.

Le SS obersturmführer Barkmann de la division « Das Reich » qui se repose avec son Panther vers la route Saint-Lô-Coutances surprend dans un carrefour bordé de haies une colonne US qui caracolait vers Coutances. En vieux renard du front russe, Barkmann ajuste froidement les yeux après les autres les blindés qui n'ont pas eu le temps de s'esquiver. Ses trois Sherman détruits, l'Allemand traverse la nationale et décroche vers le sud. Mais plus loin, à Treilly, c'est le contraire qui se produit. L'aide de l'obersturmbannführer Tychsen de « Das Reich » tombe nez à nez avec une patrouille américaine qui se trouvait là par hasard. Tychsen est abattu. Et puis les chasseurs bombardiers s'en donnent à cœur joie et font un massacre sur les routes sinueuses qui tournent en rond dans la campagne sans qu'on puisse savoir où elles mènent.

« C'était pas beau »

Emmanuel Delisle, 18 ans, part à bicyclette pour prendre des nouvelles de sa copine qui habite sur la route Coutances-Lengronne. Le voici à la Lande des Morts, le bien nommé. Oh ! Un convoi allemand de 60 véhicules a été attaqué par les chasseurs bombardiers. Des morts panou. Des centaines. Pas un vivant. Le jeune homme, impressionné par le silence qui règne, remonte le convoi lentement. Les conducteurs ont grillé à leur volant. Dans les fossés des blocs de charbon. Dans plusieurs camions, des cadavres empilés les uns sur les autres. Et plus affreux encore, des morceaux humains dans les arbres. « C'était pas beau ».

Les Américains sont maintenant partout à la fois. Ils ont encerclé les Allemands affolés dans ce qu'on appelle aujourd'hui « la poche de Roncoy ». Un village de 800 habitants, au sud-est de Coutances. Les Allemands qui surnaient en rond sur les petites routes du bocage se sont jetés pêle-mêle dans la souricière, extraordinaire enchevêtrement de véhicules dont certains n'ont plus d'essence pour aller plus loin. La troupe est allongée. Et pas n'importe quelle troupe. Beaucoup de Waffen SS, du genre « plutôt mourir que de se rendre ».

La poche de Roncoy sera la première bataille d'encerclement en Normandie, gagnée par les Alliés : environ 5 000 tués allemands et un matériel considérable. Au point où Eisenhower et Bradley viendront se rendre compte sur place. En face des Américains, prati-



► Grande gueule, forte tête, râleur, jaloux, médisant... le portrait du général Patton n'est pas toujours très flatteur. Mais « sang et tripes » est une des grandes figures militaires de la Seconde Guerre mondiale.

quement plus d'adversaire. Patton peut donc s'élaner vers Avranches.

Sous les pompiers de Néhou, près de Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans le Nord-Cotentin, Georges Patton, qui n'a peut plus d'attente, a obtenu le feu vert de Bradley pour que sa III^e armée fonce vers le sud. D'ailleurs le général qui « sang et tripes ». Grande gueule, forte tête, râleur, jaloux, médisant, il s'est fait beaucoup d'ennemis depuis le début de la guerre. La presse américaine l'a même jugé quand il a giflé un GI qui s'était fait porter pâle en Italie. Aux États-Unis, on tient beaucoup à la dignité des boys.

Trois étoiles de général sur son casque, six sur son col de chemise, deux

pistolets à crosse noire à la ceinture, Patton est une forte personnalité qui inspirera de nombreuses autobiographies romancées et même un film. Ses lettres à Mme Béatrice Patton, publiées longtemps après sa mort accidentelle en 1945, révèlent son caractère impu-

sif : « Pour me battre, je suis prêt à me damner au diable. » Ou bien : « Bradley est un homme d'une grande médiocrité. » Ce qui est ridicule quand on connaît sa carrière.

Mais quand le lui donne la chance qu'il réclame, Patton, pugnace et combatif, ne s'embarasse pas de fioritures et lance. C'est l'homme de la situation. On a recommandé à Patton de ne pas tenir compte de ses ailes et d'aller de l'avant vers Brest. Pas besoin de le lui répéter deux fois.

Le 28 juillet à Coutances, les Américains sont à 30 kilomètres, pas mal après la guerre des haies. Car les officiers de Patton, remontés par leur passage, bouclent tout sur leur passage. Ainsi à Ver, sur la Sienna, un pont est bloqué par des Panzers inoccupés. Grâce à un bull qui suit les chars, le pont est déblayé dans l'heure.

A Gavray, toujours sur la Sienna, le pont détruit cache des snipers (trous soûlés). Alors une colonne de chars franchit un gué en attendant qu'un pont Bailey soit constitué dans la nuit.

Gavray, Bréhal, Hambye, Granville, Villebeu-les-Poëles et Brécéy sont libérés dans la foulée. L'avance US est si foudroyante que près d'Avranches, les chars passent à quelques centaines de mètres du PC allemand du général Hausser, qui n'a que le temps de se cacher.

Les Allemands, dans un dernier effort, ont tenté de faire sauter le pont sur la Sée. Et de le saboter. Mais les Américains, aidés par la Résistance, l'ont démolie. C'est maintenant la long défilé de l'armée Patton dans Avranches. Direction Pontaubault. Mais le pont est toujours là ? Depuis qu'en 1491, épousant le roi de France Charles VIII, Anne de Bretagne l'inaugurait symbolisant ainsi le rattachement de sa province à la France, le pont avait résisté au temps. Mais aux bombes ? Eh bien oui ! Le pont de chemin de fer sera détruit, mais pas le vieux pont routier aux arches presque millénaires.

Le Mont-Saint-Michel en danger

Mais il n'y a pas que les objectifs stratégiques à la guerre. Il y a aussi les lettres d'art, toujours en danger. Les Normands en savent quelque chose qui ont vu des villes entières réduites en tas de ruines avec les bombardements. Et près d'Avranches, il y a le Mont-Saint-Michel. Ce Mont que les Américains peuvent découvrir des hauteurs d'Avranches. Ce Mont encore occupé par les Allemands. Et si le Mont devient un second Cassino (2) ? L'idée traverse l'esprit du colonel Chandon, un officier de liaison des De Gaulle auprès des Américains.

« Et le Mont ? » demande-t-il à des Français qui l'applaudissent.

« Il n'y aurait que quelques Allemands... »

« Si on laisse les Américains s'en occuper, ils risquent d'y faire un malheur, pour peu que les Allemands résistent... ». Comme à Saint-Malo, quelques jours plus tard, pour une poignée de mètres, devant la poterne, un officier allemand le salue.

« Rendez-vous ! Les Américains sont là. Vous n'allez tout de même pas oblier nos canons à tirer sur cette merveille... ». L'Allemand était-il un homme de l'art ? Toujours est-il que, comme Von Choltitz peu après pour Paris, l'officier remit le Mont aux Français. Ainsi fut sauvé le Mont-Saint-Michel. Et pas du tout par deux GI, sympathiques, comme ils le prétendent après la guerre. Encore moins par Hemingway et Capa qui descendirent chez le mère Poulard pour y faire de joyeuses ripailles quelques jours plus tard... Pendant tout ce temps, l'armée américaine défilait dans Avranches détruite, vers Pontaubault, sans discontinuer entre deux haies de Français enthousiasmés. 15 000 véhicules et plus de cent mille hommes s'engouffrent là. « Nous avons parcouru des nœuds et des routes pavées de fleurs, dans des foutes de France agrippées à nos mains et à nos cous et nous nous sommes vu offrir du vin, une toute quantité de vin que nous nous étions comment il pouvait en rester tant dans cet étonnant pays ».

Car là-bas, dans l'ancre de Brestenburg, Hitler mijote un dernier coup de poker... Heureux, il prend pas mal de libertés avec les consignes. C'est d'abord sa guerre. Plus personne pour lui donner des ordres. Au grand dépit de Bradley qui se méfie. Car à la fin, dans l'ancre de Brestenburg, Hitler mijote un dernier coup de poker... Journaliste et historien spécialiste du Débarquement et de la Bataille de Normandie.

« Et le Mont ? » demande-t-il à des Français qui l'applaudissent.

« Il n'y aurait que quelques Allemands... »

« Si on laisse les Américains s'en occuper, ils risquent d'y faire un malheur, pour peu que les Allemands résistent... ». Comme à Saint-Malo, quelques jours plus tard, pour une poignée de mètres, devant la poterne, un officier allemand le salue.

« Rendez-vous ! Les Américains sont là. Vous n'allez tout de même pas oblier nos canons à tirer sur cette merveille... ». L'Allemand était-il un homme de l'art ? Toujours est-il que, comme Von Choltitz peu après pour Paris, l'officier remit le Mont aux Français. Ainsi fut sauvé le Mont-Saint-Michel. Et pas du tout par deux GI, sympathiques, comme ils le prétendent après la guerre. Encore moins par Hemingway et Capa qui descendirent chez le mère Poulard pour y faire de joyeuses ripailles quelques jours plus tard... Pendant tout ce temps, l'armée américaine défilait dans Avranches détruite, vers Pontaubault, sans discontinuer entre deux haies de Français enthousiasmés. 15 000 véhicules et plus de cent mille hommes s'engouffrent là. « Nous avons parcouru des nœuds et des routes pavées de fleurs, dans des foutes de France agrippées à nos mains et à nos cous et nous nous sommes vu offrir du vin, une toute quantité de vin que nous nous étions comment il pouvait en rester tant dans cet étonnant pays ».

Car là-bas, dans l'ancre de Brestenburg, Hitler mijote un dernier coup de poker... Heureux, il prend pas mal de libertés avec les consignes. C'est d'abord sa guerre. Plus personne pour lui donner des ordres. Au grand dépit de Bradley qui se méfie. Car à la fin, dans l'ancre de Brestenburg, Hitler mijote un dernier coup de poker... Journaliste et historien spécialiste du Débarquement et de la Bataille de Normandie.

Demain

A Mortain les Typhoons arrêtent les Panzers

Douarnenez, le 14 juillet 1983.

INAUGURATION DE LA PLACE Victor SALEZ

Allocution de M. MAZEAS, Maire de DOUARNENEZ

Monsieur le Député,
Mesdames, Messieurs,
Mon cher Jean MARIN,

Par les accents de votre voix, nous avons tout à coup remonté le temps et retrouvé les mots d'il y a 40 ans par lesquels vous nous souteniez, vous nous encouragez, nous qui vivions ici, sur ces rivages, une occupation que nous n'acceptons pas.

En ces temps on disait : les Français parlent aux Français.

Et je crois, que juste retour des choses, il est bon, aujourd'hui, que vous, Jean MARIN, l'un des plus grands noms de la Résistance, soyez ici parmi nous pour honorer la mémoire de l'un des plus humbles parmi les milliers qui, au cours des années noires, n'ont jamais renoncé à cette lutte des hommes pour la Liberté.

Victor SALEZ aurait pu vivre un temps, une époque sans histoire, animant autour de lui la gaieté des enfants turbulents qui fréquentaient les quais et les landes d'alentour.

Il aurait pu continuer à nous enseigner la natation.

Nous aurions tous pu vivre aussi ce temps sans histoire.

Mais la guerre et la défaite se sont abattues sur ce pays dès juin 1940.

Et dans ce monde clos par un ordre nouveau, les unes après les autres, les portes de l'espoir se refermaient sur notre impuissance.

Il fallait beaucoup de courage, beaucoup d'abnégation, beaucoup de ruses aussi pour entr'ouvrir ces portes, pour savoir à quel moment il était possible de pousser la porte de la Liberté.

Ceux qui savaient le faire sans panache et sans ostentation pouvaient réussir le mieux. Ils devenaient les combattants de l'ombre.

Mais l'ombre, elle-même, avait ses traîtrises et beaucoup d'entre nous y ont succombé.

Chaque fois il fallait tout refaire, il fallait tout recommencer.

C'est alors que des hommes comme Victor SALEZ savaient apporter leur précieux concours, leurs irremplaçables qualités.

Bien souvent, les opérations les plus délicates de ces temps troublés reposaient sur des hommes comme lui, discrets, efficaces, prévoyants, connaissant bien le terrain où ils exerçaient leur activité.

Bien souvent, on ne se souvient d'eux que longtemps après, quand on s'aperçoit que leur nom est souvent mêlé à des événements apparemment disparates alors qu'il semble bien qu'en définitive, ils ont été toujours là, comme une sorte de lien, une sorte de fil rouge que l'on peut suivre, après coup, des années après, en écoutant les récits des uns et des autres.

Car les hommes comme Victor Salez ne disaient rien : c'était à la fois leur force et la sécurité des missions et des hommes qu'on leur confiait.

Tout voir, tout entendre, ne rien dire, c'était la ligne de conduite de ce combattant clandestin même si, comme on l'a dit, son action de Résistant commença par cette affichette épinglée au nez des occupants dès juin 1940, offrant des places pour l'Angleterre, sur des navires de pêche en partance.

Aujourd'hui nous pouvons dire, le maire de Douarnenez peut dire, que cette ville doit beaucoup à Victor Salez :

- dans l'honneur du refus de la domination étrangère,
- dans la leçon de courage qu'il a donné en son temps et qui se prolonge aujourd'hui,
- dans la participation ancestrale des Bretons dans la lutte pour leurs libertés,
- dans l'attachement au combat de l'humanité tout entière dressée contre la barbarie nazie,
- dans l'action nécessaire pour qu'un peuple conserve sa dignité.

Et à travers Victor Salez, à qui nous rendons hommage aujourd'hui, c'est à des milliers d'autres que nous nous adressons, à cette Résistance des humbles, à ces hommes et à ces femmes dont les avis de condamnation à mort placardés sur nos murs nous apprenaient les noms, à ces hommes et à ces femmes dont on ne parle jamais et qui ne vivent plus qu'au plus profond de nos souvenirs.

Notre hommage monte vers tous ceux que l'on a oubliés parce qu'ils n'ont jamais rien dit et que personne n'a jamais parlé pour eux.

La plaque que nous venons de découvrir, si elle porte le nom de Victor Salez, nous voulons aussi la dédier à tous ses frères, à tous ses camarades de l'ombre qui se reconnaissent en lui.

C'est avec ces hommes là qu'un grand pays se construit.

Ce sont ces hommes-là qu'il ne faut pas oublier.

Ce sont ces hommes-là qui chaque jour bâtissent le monde par leur travail, parfois avec leur chair et leur sang, toujours par les idées généreuses qu'ils diffusent comme un idéal humain sensible et profond, un idéal d'espoir en un monde meilleur dont ils caressent l'image au plus profond parfois de leur propre détresse.

Ils savent faire briller la lumière de l'espoir et grâce à eux les plus démunis eux-mêmes ne désespèrent pas.

C'est celà, je crois, qu'il nous faut retenir aujourd'hui de cet hommage que nous avons voulu rendre à Victor Salez, Syndic des gens de mer.

DOUARNENEZ. 8 mai 2003 -
Commemoration de la Victoire

1

Madame le Maire,

Mesdames, Messieurs, le 8 mai 1945 restera l'une des dates les plus remarquables de l'histoire des peuples. Je vous remercie d'être venus le rappeler. Comme l'an dernier, notre ami Georges JAOUEN, Président Départemental de l'Association RHIN et DANUBE, ne peut être des nôtres ce matin, comme il l'aurait souhaité.

Retenu à QUIMPER, auprès de Monsieur le PREFET, pour cette même commémoration, il m'a demandé de l'excuser auprès de vous pour son absence. Par la même occasion il me fait l'honneur d'être son interprète, au cours de cette cérémonie, afin de procéder à la lecture de l'Ordre du Jour n° 9 du Commandant en Chef de la 1^{re} Armée française, le Général de LATTRE de TASSIGNY, Ordre du Jour qui sera lu au l'ensemble de notre territoire en accord cette année encore avec le Ministère de la Défense, dont je suis le Délégué au sein du Conseil Municipal de la Ville de DOUARNENEZ, ainsi qu'en accord avec le Ministère des Anciens Combattants.

Mais auparavant, je voudrais, brièvement vous rappeler quelques uns de ces instants, qui, aujourd'hui, sont devenus des dates historiques dont on oublie, parfois, combien elles ont été intensément vécues par des hommes disparus depuis lors.

Le 7 mai 1945, il est 2h 41 du matin, à REIMS, au Q.G. du général EISENHOWER, quand le général allemand JODL signe la capitulation sans condition de l'ALLEMAGNE - la presse en fait des gros titres.

Le lendemain, 8 mai 1945, c'est à BERLIN qu'est signée la suspension définitive de tous les combats,

fixé à 23h 01, de ce même jour -

Le général de BATTRE de TASSIGNY, signataire pour la FRANCE, nous a laissé le récit de la ratification par les Alliés de cette reddition sous condition. Voici comment il nous a transmis ces moments forts de notre histoire pour le Général de GAULLE lui avait demandé d'assurer, en son nom. Imaginons que nous sommes à BERLIN. Quartier Général soviétique -

Le 8 mai, à 0h06 exactement, le maréchal JOUKOV ouvre la séance solennelle par quelques mots de bienvenue adressés aux représentants alliés. Puis, il donne l'ordre d'introduire la délégation ennemie.

0h10, KEITEL s'avance. Il se redresse dans sa grande tenue à parure rouge sur laquelle brillent ses deux croix de fer. Terriblement prussien d'allure, il claque les talons et salue hautain de son bâton de maréchal. Personne ne se lève. KEITEL regarde droit devant lui, et le bâton toujours haut, tourne les yeux de gauche à droite, lentement, jusqu'au moment où sa vue s'arrête sur le drapeau tricolore. Poursuivant son regard circulaire, il m'aperçoit, général DELATTRE DE TASSIGNY.

- Ach ! Grommelle-t-il. Il y a aussi les français, il ne manquait plus que ça !

Il jette son bâton et sa casquette sur la table et s'assied. A sa droite, se trouve le général de la Luftwaffe Stumpf et à sa gauche l'amiral de la flotte VON FRJE DENBURG. Fait curieux, aucun représentant de la Wehrmacht. Le général JOUKOV se lève et pose la question sacramentelle à KEITEL :

- Avez-vous connaissance du protocole de capitulation ?

KEITEL reste assis et répond :

- Ja !

- Avez-vous vos pouvoirs pour signer ?

- Ja !

- Montrez-nous vos pouvoirs.

- KEITEL les exhibe.

- Avez-vous des observations à formuler ?

KEITEL réclame 24 heures pour le cessez-le-feu. JOUKOV hausse les épaules et répond :

- Demande déjà proposée et refusée.

- Avez-vous d'autres observations ?

- Nein.

- Alors signez !

Il est 0h16. KEITEL se lève, ajuste son monocle et se dirige vers l'extrémité gauche de notre table. Il s'assied près de moi et signe les protocoles de capitulation.

Il est 0h28. Les documents sont alors présentés à JOUKOV, TEDDER, SPAATZ et moi-même. KEITEL se lève, salue de son bâton et sort. Il est 0h45.

La capitulation de l'Allemagne nazie est officialisée.

Le lendemain, 9 mai 1945, le général de LATTRE
adédie son Ordre du Jour à la 1^{re} Armée Française.
Le voici, écrit dans l'esprit de l'époque, avec ce
vocabulaire particulier à la situation d'alors, avec
ce lyrisme que l'on retrouve chez bien des ^{chefs} militaires
de ces temps-là :

Ordre du Jour N° 9

Officiers,
Sous-Officiers,
Caporaux et Soldats
de la Première Armée Française

Le Jour de la Victoire est arrivé.

A BERLIN, j'ai la fierté de signer au nom de la FRANCE, en votre nom, l'acte solennel de capitulation de l'Allemagne.

Dignes de la confiance de notre Chef suprême, le général de GAULLE, Libérateur de notre Pays, vous avez, par vos efforts, votre ferveur, votre héroïsme, rendu à la Patrie son rang et sa grandeur.

Fraternellement unis aux soldats de la Résistance, côte à côte avec nos camarades alliés, vous avez taillé en pièces l'ennemi partout où vous l'avez rencontré.

Vos Drapeaux flottent au cœur de l'Allemagne.

Vos Victoires marquent les étapes de la Résurrection française.

De toute mon âme, je vous dis ma gratitude. Vous avez droit à la fierté de vous-mêmes comme à celle de vos exploits.

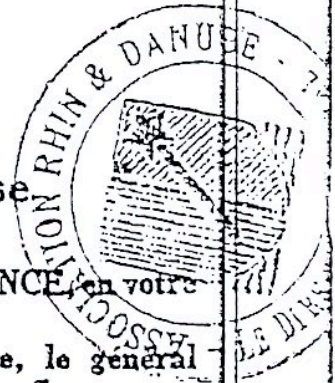
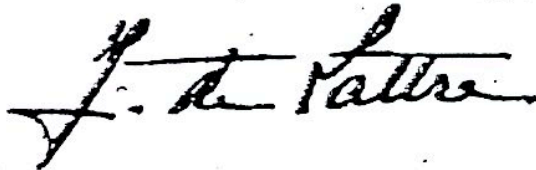
Gardons pieusement la mémoire de nos Morts. Généreux compagnons tombés au Champ d'honneur, ils ont rejoint dans le sacrifice et la gloire, pour la Rédemption de la FRANCE, nos fusillés et nos martyrs.

Célébrons votre Victoire : Victoire de Mai, Victoire radieuse de printemps qui redonne à notre FRANCE la Jeunesse, la Force et l'Espoir.

SOLDATS VAINQUEURS, vos enfants apprendront la nouvelle épopée que vous doit la Patrie.

BERLIN, le 9 mai 1945.

Le Général de Lattre de Tassigny,
Commandant en Chef la 1^{re} Armée Française.

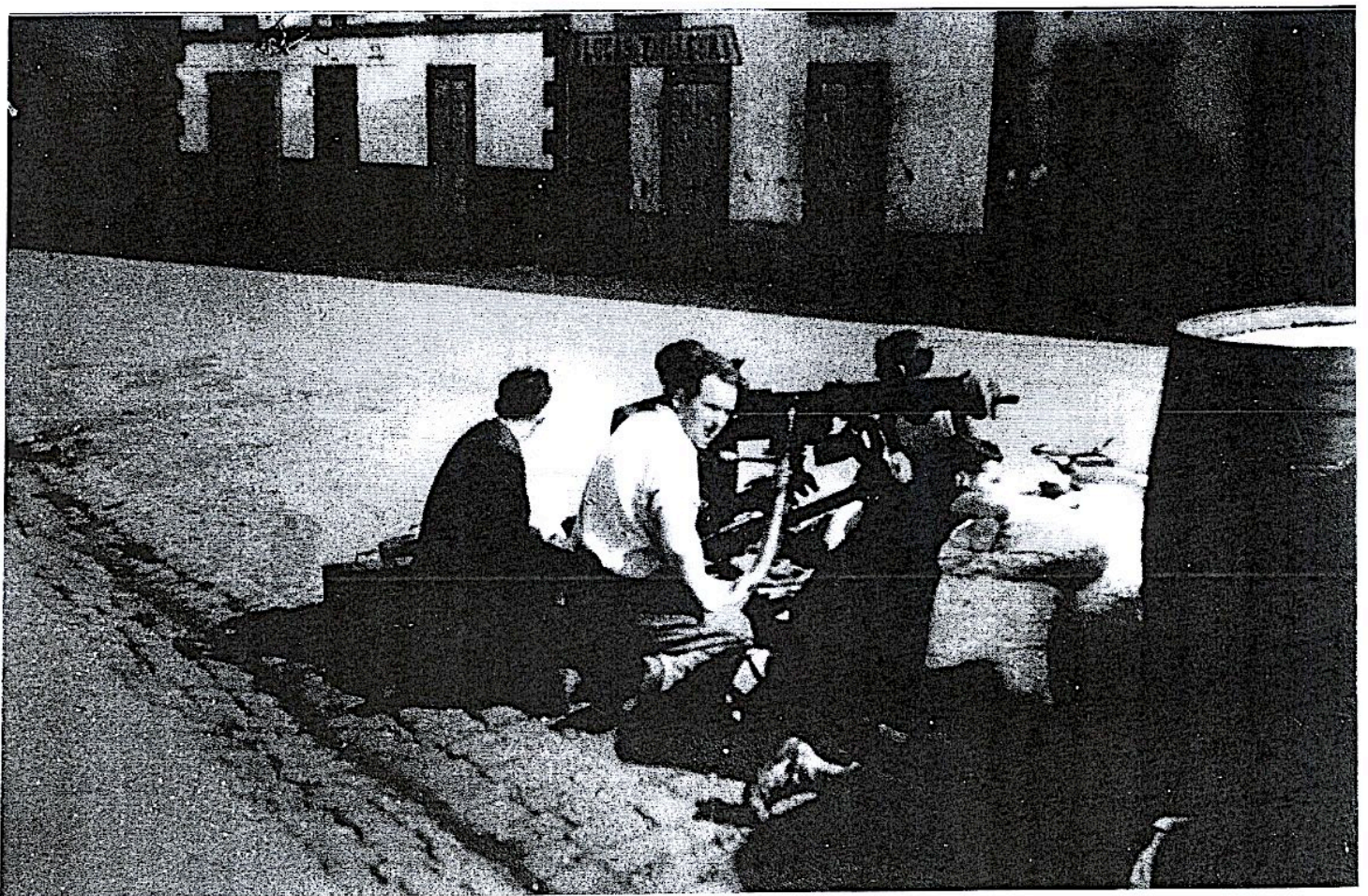


Dans quelques instants, quand s'élèveront les notes de la sonnerie aux morts, nous aurons une pensée particulière pour l'un de ces jeunes hommes que le général de LATTRE saluait ce 9 mai 1945, une pensée pour Robert CHANCERELLE, qui aient de nous quitter, et qui fut parmi les premiers à franchir le RHIN sur son char, il y a 58 ans ...

DOUARNENEZ SE LIBÈRE

Vendredi 4 août 1944

La journée des barricades



Une mitrailleuse pointée par le père Petitbois et servie par André Géomay, en chemise blanche, prend la rue Laënnec en enfilade. A gauche, de dos, Joseph Lucas; appuyé aux sacs Josick Stéphan.



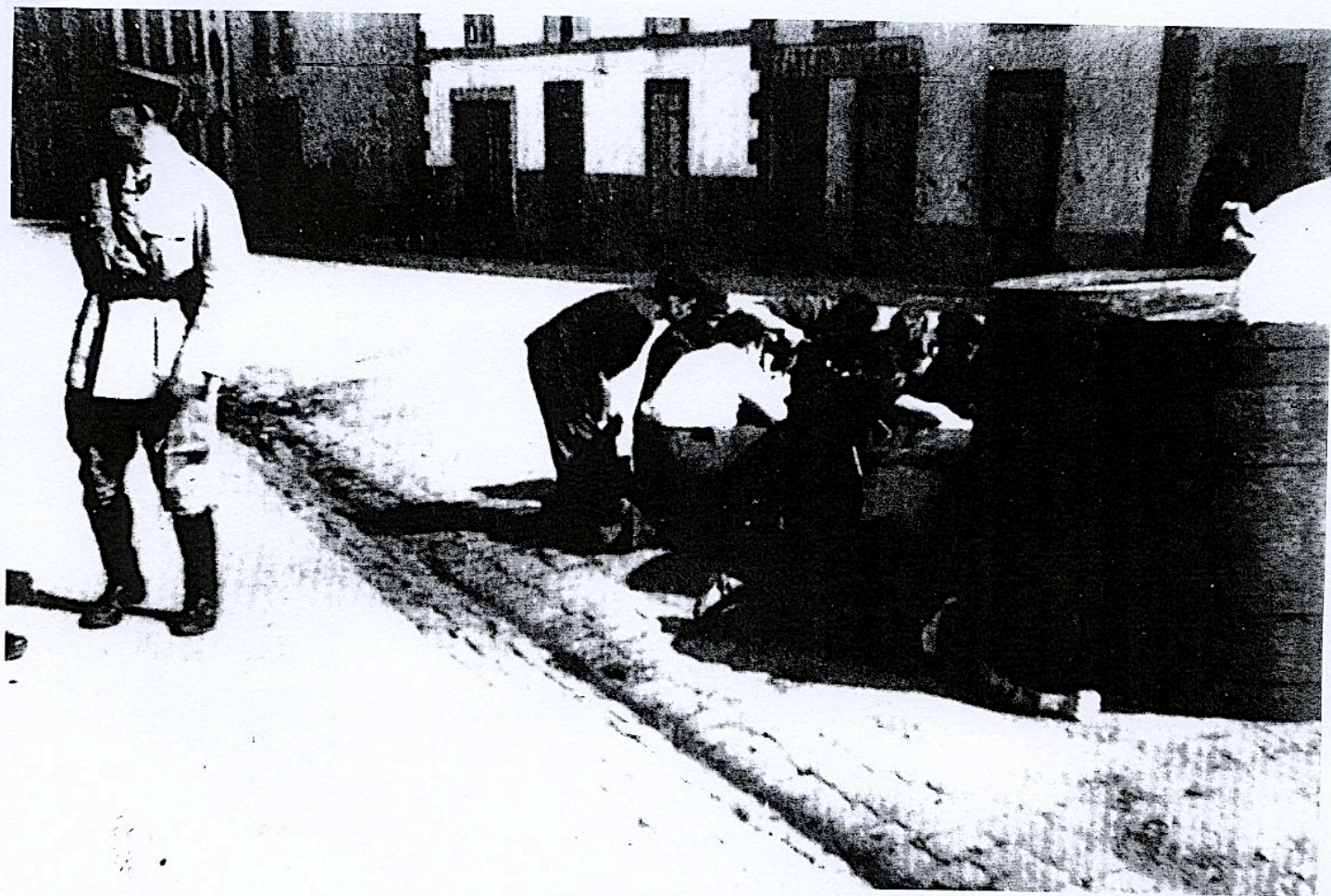
Un canon de 37, récupéré, de nouvelles barriques fournies par Gloaguen, le marchand de vin de Croas-Talud, complètent le système défensif de la barricade. François Hubert, gendarme en retraite, a rejoint son poste de combat. Il a remis son uniforme pour la circonstance.



Le Père Petit Bois tient un fusil à la main, derrière un tonneau. André Géomay et Josick Stéphan observent le canon de 37. Joseph Lucas, penché, les mains aux genoux, jette un œil prudent sur la mitrailleuse. Pierre Le Corre, couché, pointe son Mauser.



Bernard Allaire, dit "Le Bouc", surveillant de la "Toit", a coiffé un casque allemand pris à la "Gast". Il fait pointer le 37. On reconnaît, en outre, Joseph Lucas entre deux barriques, à gauche. Debout, derrière la dernière barrique à droite, Charles Guillou, un calot sur la tête. Les volets des maisons sont fermés par précaution.



Les Allemands de Ploaré ont refusé de se rendre et les Résistants s'affairent autour de la barricade. On reconnaît Joseph Lucas penché en avant, André Géomay en chemise blanche, Josick Stéphan et, allongé au sol, Pierre Le Corre.

Pendant que ces jeunes gens et quelques gamins remplissent les sacs de sable, le chef de la brigade de Douarnenez donne ses instructions, sur les dispositions à prendre, au gendarme Riou, invisible sur la photo.

Le lendemain, 5 août, à 11 h 05, Pierre Riou trouvait la mort à Kerharo, en s'opposant au retour des Allemands venant de la route de Pouldergat. Il avait quarante-deux ans. Son jeune collègue, le gendarme Jean-Pierre Riouall, vingt-quatre ans, est tué à 12 h 30, en se repliant sur Kermarron.

Au cours du même accrochage, le maçon Eugène Lucas, mortellement blessé, décédait à 12 heures à l'hôpital, rue Monte-au-Ciel, où on avait réussi à le transporter.



Deux véhicules allemands brûlent, au coin de la rue Jean-Jaurès et de la rue Berthelot, le 4 août 1944, attaqués à la grenade par les F.F.I.

Mardi 8 août 1944
Le jour de la Libération



C'est la fin de l'occupation. Enfin, on pavoise sur les quais du Rosmeur.

LE 6 JUIN 1944 AU LYCÉE LA TOUR D'AUVERGNE

AVANT-PROPOS

De temps à autre naissent des polémiques incongrues. La presse s'en fait l'écho, ouvrant ses pages aux uns et autres. C'est alors qu'on s'aperçoit que, parfois, de façon insidieuse, s'installent des formes de révisionnisme historique qui touchent plus particulièrement la période 1939-1945. Selon les tribunaux, ce « révisionnisme » là, que l'on invoque souvent, ne peut être assimilé à une opinion, mais considéré comme un délit, au même titre que le racisme...

Récemment, fin 2005, c'est dans la presse locale que différentes interprétations ont été publiées à propos de la Marseillaise, de sa création, de ses paroles, de son choix en tant qu'hymne national, de sa légitimité...

Comment ne pas réagir après certaines allégations ou certains propos malveillants à l'égard de nos traditions ?

C'est sûr ! Nous ne possédons pas tous le même passé, le même vécu, les mêmes expériences... Alors souvenons-nous et retournons un instant vers les sources de nos douleurs enfouies où la notion de pardon le dispute à la notion d'oubli, de nos déceptions que le temps qui passe recouvre sans les effacer, de nos illusions ouvertes sur « des lendemains qui chantent... ».

LA TOUR D'AUVERGNE

Au cours de l'année scolaire 1943-1944 je fréquentais la classe de troisième du Collège Moderne de Douarnenez. Je préparais le concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs. Ce fut une année difficile. Après mon arrestation le soir de Noël 1943, heureusement sans conséquences si ce n'est de graves problèmes de santé, c'est Jean-François LE GOFF que les Allemands emmènent, en plein milieu d'un cours, le 4 mai 1944. Les examens de fin d'année allaient bientôt débiter et je pensais, vu ma propre absence prolongée, que Jean-François aurait de la peine à rattraper le temps perdu...

Un mois plus tard, j'étais à Quimper, convoqué au Lycée de La Tour d'Auvergne, pour passer les épreuves d'un concours réputé difficile. Le Lycée avait dû nous accueillir, car l'École Normale était occupée par la Wehrmacht.

C'était la première fois que je passais les portes d'un établissement quimpérois dont le renom était grand. Avec son large hall d'accueil à double escalier, ses grandes cours à préaux, son architecture monacale, on était loin du petit édifice qui surplombait la ria du Port-Rhu à Douarnenez. D'ici on ne risquait pas de voir passer les trains de l'autre côté de la rivière...

A huit heures du matin après un parcours incertain, à pied, du Moulin Vert à la Place au Beurre, je me retrouvais installé dans ma salle d'examen. Le calendrier indiquait le 6 juin 1944 : « D-Day », « Jour-J »... Nous ne le savions pas encore... Vers midi, à la suite d'une alerte aérienne en relation avec le Débarquement allié sur les plages de Normandie, le déroulement des épreuves a été interrompu sans explications. C'est sur le Boulevard Kerguelen que Prosper Roma, jeune instituteur rencontré par hasard, m'a dit : « Il faut partir, les Anglais ont débarqué ».

LA MARSEILLAISE

J'ai donc regagné mes foyers par un autocar... providentiel, à l'arrêt de la rue de la Providence, le 7 juin à l'aube.

Je fredonnais, pour moi tout seul, la Marseillaise, dans ce véhicule rouge de la S.A.T.O.S. (oh ! le joli jeu de mots !) qui me ramenait vers Douarnenez. Pourtant, s'il y avait 5 chants obligatoires au programme du concours, la Marseillaise n'y figurait pas, régime de Vichy oblige !

Les semaines qui suivirent allaient être agitées et terribles.

Il a fallu, ensuite, attendre le mois d'octobre pour retrouver les murs de la Tour d'Auvergne pour reprendre la suite des épreuves, abandonnées de façon abrupte, pour cas de force majeure.

Entre temps on avait chassé les Allemands et un sixième chant obligatoire était apparu dans la liste des interrogations possibles : la Marseillaise évidemment ! Libération oblige !

Réunis par petits groupes, nous attendions notre « tour de chant » dans une petite salle. On devait tirer au sort des petits billets négligemment posés sur une table. Le hasard, que j'aidai un peu, m'attribua notre hymne national que je chantai avec cœur et conviction. Je le connaissais sans l'avoir jamais appris et je me souviens des yeux de la dame qui m'interrogeait. Aujourd'hui, plus de soixante ans après, son regard brillant m'émeut encore et surtout ce moment où il s'est dérobé après m'avoir fixé si intensément.

Elle a simplement dit :

« C'est très bien mon petit ».

Et je l'ai vu inscrire un 5 à la suite de mon nom inscrit sur sa liste. C'était la note maximale.

POURQUOI ?

J'avais chanté pour Lulu dont le sang avait éclaboussé le pignon du presbytère contre lequel les Allemands avaient jeté son cadavre, dans le caniveau, le 6 août 1944.

J'étais seul, ici, à le savoir, ce jour d'octobre 1944.

J'avais chanté pour Momo GUICHAOUA qui avait agonisé à mes pieds, le crâne éclaté par une balle de Mauser, le 4 août 1944.

J'étais seul, ici, à le savoir, ce jour d'octobre 1944.

Pourtant dans cette solitude du souvenir et des sentiments, je crois qu'il s'était passé quelque chose entre la prof qui était là et le candidat qui chantait devant elle. Une voix... un regard...

Le mois d'août 44 était déjà loin et la guerre continuait. La vie aussi.

C'était 3 mois après la Libération de Douarnenez et je retrouvais le Lycée de la Tour d'Auvergne pour cette épreuve de vérité dont allait dépendre tout mon avenir professionnel, toute ma destinée, en somme...

Mais, malgré l'angoisse de l'attente des résultats, on respirait.

LES MOTS A LA LETTRE

Personne ne pourra jamais effacer de nos mémoires l'intensité de ces moments-là et la signification d'un chant qui affirmait notre liberté retrouvée après 4 années d'Occupation. Pourtant ce n'étaient que quelques notes de musique, quelques paroles, une poignée de secondes au cœur de l'éternité.

Aujourd'hui, deux générations plus tard, il ne saurait y avoir d'oubli et même si les mots sont durs, c'est, qu'on le veuille ou non, hélas ! du « sang impur » qui « abreuva nos sillons » que nous avons un jour surgi pour que chacun puisse « aller à l'ombre quand il a chaud, au soleil quand il a froid », comme l'écrivait Selma LAGERLOF (prix Nobel 1909).

Quant à ROUGET de LISLE, son goût marqué pour l'image et l'allégorie correspond bien à l'esprit de son temps. Chaque époque crée des modes d'expression et quand il écrit « l'étendard sanglant est levé », c'est une évocation, par une figure de style, de deux symboles qui définissent la tyrannie. S'attacher uniquement à la définition lexicale des termes employés, c'est risquer de ne pas saisir le sens profond que leur juxtaposition évoque. Tous les poètes, tous les écrivains, utilisent de telles formules pour exprimer, avec plus de force, les sentiments et les sensations qu'ils veulent transmettre. Les procédés sont nombreux, de l'allitération à l'usage de la rime en passant par les sonorités vocales, voire la couleur des voyelles !

Dans le domaine littéraire comme dans les autres « disciplines » culturelles on peut choisir entre l'horrible et le beau, même si les canons, par ailleurs, ne font pas l'unanimité, à en croire leurs diverses définitions et la variété des œuvres de toutes sortes. Le 1^{er} prix de l'Eurovision 2006 en est un remarquable exemple.

On peut trouver très belle cette image du croissant de lune que nous offre Victor HUGO :
« Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles ».

Il paraît que certains détestent ce genre de description. Je n'en suis pas...

ÉPILOGUE

Ce n'est qu'en novembre 1944 que j'ai intégré, avec mes camarades de promotion la 2^{de} EMD2 du Lycée de La Tour d'Auvergne. Nous allions y passer deux années de notre scolarité de Normaliens. Les dortoirs de 30 ou 40 lits m'effrayaient un peu, avec leur lavabo central émaillé. L'ambiance pourtant était bonne mais la nourriture à peine acceptable. On a même fait, un jour, une grève de la faim pour protester contre le repas de tripes du jeudi. Pourtant personnellement j'aimais bien ce plat et je mangeais la ration des 8 de la tablée, tous les jeudis, sans vergogne, sauf ce jour-là !

Et puis je suis devenu maître d'école en 1948. Victor HUGO, comme ROUGET de LISLE, appartenaient alors, chacun à sa manière, à la tradition ancestrale qui forge les cultures dans leurs diversités.

Gardons-nous de l'oublier au risque de perdre une identité multimillénaire en échange d'une identification de l'instant. Préservons-nous des tentations d'un révisionnisme de mauvais aloi et de ces formes de négationnisme où l'on échange les faits contre les a priori idéologiques... Les faits sont têtus, eux.

Mon camarade Jean-François LE GOFF n'a pas passé les examens de la fin de l'année scolaire 43-44. Il n'est jamais revenu parmi nous. Il est mort au camp de concentration de Mauthausen le 19 janvier 1945. Il avait 16 ans. Une plaque de marbre rappelle son sourire sur l'un des murs de notre ancien Collège Moderne.

Sa mère, avant de mourir, avait demandé que l'un d'entre nous vienne parler de son fils devant le cercueil où elle reposerait.

C'est le devoir que j'ai accompli le 6 février 2001 dans l'église de Confort-Meilars.

La Marseillaise était au coin de chaque mot.

Michel MAZÉAS
Douarnenez

Douarnenez, le 8 mai 2006

Commémoration de la Victoire du 8 mai 1945

Mesdames, Messieurs,

Commémorer, le 8 mai 1945, comme nous le faisons aujourd'hui, ce n'est pas seulement se souvenir. C'est aussi, à travers l'hommage rendu, renouveler la promesse d'épargner, par nos efforts quotidiens, à ceux qui sont l'avenir de ce monde, les horreurs que nous avons connues.

Je m'adresse à vous ce matin à la demande de notre ami Georges JAOUEN, Président de l'Association Départementale RHIN et DANUBE, afin de vous donner lecture de l'Ordre du Jour n° 9 du Commandant en chef de la 1^{ère} Armée Française, le Général de LATTRE de TASSIGNY, qui signa, le 8 mai 1945, au nom du Général de GAULLE, l'acte de capitulation sans condition de l'ALLEMAGNE, après 6 années de guerre.

Moment historique s'il en est, le récit de cette signature a été maintes fois décrit et rapporté, souvent avec une précision toute militaire. Mais au-delà des mots perçait toujours une forte émotion contenue, apparaissant parfois au détour d'un fait anecdotique.

Lorsqu'à 0 h 10, ce matin du 8 mai, arrive le Général Feldmarschall KEITEL, chef de la délégation allemande, personne, dans la salle, ne répond à son salut arrogant. Derrière son monocle, il toise alors ses interlocuteurs. Son regard s'arrête sur le drapeau tricolore, puis apercevant le Général de LATTRE, il laisse tomber ces mots :

« Ach so ! Franzosen hier ? Na so was ! Auch das noch ! »

(Ah bon ! Des Français ici ? Ça a alors ! Il ne manquait plus que ça !)

.../...

Soixante et un an après, cette remarque mesquine et vulgaire nous blesse encore. Au-delà de l'amertume du vaincu transparait le mépris et la haine qui ont conduit le régime nazi à imaginer les pires comportements, à travers la négation de l'identité de chaque être, le refus de leur appartenance sociale, la volonté malade de la discrimination raciale.

Je sais qu'il est difficile, pour ceux et celles qui n'ont pas vécu ces années là, d'imaginer l'atmosphère de ce temps, de comprendre les mentalités de l'époque. Pourtant, comme aujourd'hui, il fallait, à un autre degré sans doute, surmonter nos peurs. Nous l'avons fait.

Dans cet état d'esprit les mesures qui furent prises alors découlaient de ce que nous venions de vivre et de découvrir : les massacres, les camps, les charniers...

Le sort du Général Feldmarschall KEITEL en est l'exemple historique et brutal. Mais qui est-il ?

KEITEL signe, à Rethondes, le 22 juin 1940 la capitulation de la FRANCE devant un HITLER sautillant de joie.

Ce même KEITEL signe, à BERLIN, le 8 mai 1945, la capitulation sans condition de l'ALLEMAGNE nazie, amer, mais arrogant après la défaite.

Ce même KEITEL est arrêté, 5 jours après, le 13 mai 1945 sous l'inculpation de crime de guerre, et incarcéré.

Il sera jugé au procès de NUREMBERG qui débute le 20 novembre 1945. Il sera au banc des accusés avec quelques autres hauts dignitaires nazis.

Il sera condamné à mort le 1^{er} octobre 1946. Il sera exécuté par pendaison le 16 octobre 1946, avant les premières lueurs de l'aube, cette aube nouvelle qu'il ne verra pas.

S'il n'y a que fort peu de regrets dans ma voix au rappel de ces faits, ce n'est pas par insensibilité, ce n'est pas en raison de la déshumanisation de mes propos. Les raisons sont ailleurs. Après Buchenwald, Ravensbruck, Dachau ou Bergen Belsen, il ne restait plus d'autres voies, en 1945, que celles du châtement. Je voudrais, de toute la force de mon âme, le faire comprendre aux jeunes générations pour que nous n'ayions plus jamais à refaire ce chemin. Jamais... Jamais plus d'Auschwitz ! Des noms, gravés ici dans la pierre, nous en imploront.

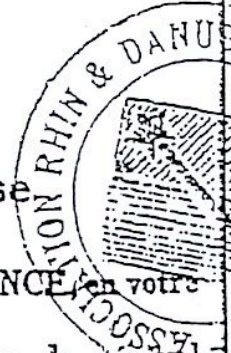
Comme je voudrais aussi, par delà le temps qui passe, leur faire saisir, comment au sein d'une autre époque, peut naître le lyrisme réel des mots et de la pensée qui soutiennent le texte de l'Ordre du Jour n°9 que, le 9 mai 1945, signe le Général de LATTRE de TASIGNY, s'adressant à ses hommes de la 1^{ère} ARMÉE FRANCAISE :

.../...

(3)

Ordre du Jour N° 9

Officiers,
Sous-Officiers,
Caporaux et Soldats
de la Première Armée Française



Le Jour de la Victoire est arrivé.

A BERLIN, j'ai la fierté de signer au nom de la FRANCE, en votre nom, l'acte solennel de capitulation de l'Allemagne.

Dignes de la confiance de notre Chef suprême, le général de GAULLE, Libérateur de notre Pays, vous avez, par vos efforts, votre ferveur, votre héroïsme, rendu à la Patrie son rang et sa grandeur.

Fraternellement unis aux soldats de la Résistance, côte à côte avec nos camarades alliés, vous avez taillé en pièces l'ennemi partout où vous l'avez rencontré.

Vos Drapeaux flottent au cœur de l'Allemagne.

Vos Victoires marquent les étapes de la Résurrection française.

De toute mon âme, je vous dis ma gratitude. Vous avez droit à la fierté de vous-mêmes comme à celle de vos exploits.

Gardons pieusement la mémoire de nos Morts. Généreux compagnons tombés au Champ d'honneur, ils ont rejoint dans le sacrifice et la gloire, pour la Rédemption de la FRANCE, nos fusillés et nos martyrs.

Célébrons votre Victoire : Victoire de Mai, Victoire radieuse de printemps qui redonne à notre FRANCE la Jeunesse, la Force et l'Espoir.

SOLDATS VAINQUEURS, vos enfants apprendront la nouvelle épopée que vous doit la Patrie.

BERLIN, le 9 mai 1945.

Le Général de Lattre de Tassigny,
Commandant en Chef la 1^{re} Armée Française.

Mais avant de nous séparer, il me reste un autre devoir à accomplir, dans la peine et le chagrin. Nous venons de perdre un ami. Ses obsèques auront lieu demain. Le Révérend Père Y. GUILLOU nous a quittés, à 83 ans. Sa mémoire est ici, parmi ses compagnons de la Résistance, parmi ceux du Front de Lorient, ceux de l'Indochine, parmi toutes ces victimes dont les noms nous entourent. Après avoir combattu pour la liberté, il a consacré toute sa vie au combat humanitaire en terre d'AFRIQUE, soutenu par cette foi indéfectible que nous lui connaissions tous.

Combien d'entre nous n'a-t-il pas aidés ?

Combien d'entre nous n'a-t-il pas aimés ?

C'est ici, aussi, le lieu de lui rendre hommage, car il fut un homme de paix et de fraternité, un Breton généreux et fidèle, comme savent l'être les hommes de bonne volonté.

Adieu l'ami. Repose en paix, au milieu des tiens, pour toujours, dans cette terre de France qui t'accueille comme l'un de ses meilleurs fils.

Michel Mazéas
Maire Honoraire
de DOUARNENEZ



ASSOCIATION « RHIN ET DANUBE »

ANCIENS DE LA PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE
(Reconnue d'Utilité Publique)

COMITÉ DÉPARTEMENTAL DU FINISTÈRE

Le 9 mai, à 0h06 exactement, le maréchal JOUKOV ouvre la séance solennelle par quelques mots de bienvenue adressés aux représentants alliés. Puis, il donne l'ordre d'introduire la délégation ennemie.

0h10, KEITEL s'avance. Il se redresse dans sa grande tenue à parurements rouges sur laquelle brillent ses deux croix de fer. Terriblement prussien d'allure, il claqué les talons et salue hautain de son bâton de maréchal. Personne ne se lève. KEITEL regarde droit devant lui, et le bâton toujours haut, tourne les yeux de gauche à droite, lentement, jusqu'au moment où sa vue s'arrête sur le drapeau tricolore. Poursuivant son regard circulaire, il m'aperçoit, général DELATTRE DE TASSIGNY.

- Ach ! Grommelle-t-il. Il y a aussi les français, il ne manquait plus que ça !

Il jette son bâton et sa casquette sur la table et s'assied. A sa droite, se trouve le général de la Luftwaffe Stumf et à sa gauche l'amiral de la flotte VON FREUDENBURG. Mais curieux, aucun représentant de la Wehrmacht. Le général JOUKOV se lève et pose la question sacramentelle à KEITEL :

- Avez-vous connaissance du protocole de capitulation ?

KEITEL reste assis et répond :

- Ja !

- Avez-vous vos pouvoirs pour signer ?

- Ja !

- Montrez-nous vos pouvoirs.

- KEITEL les exhibe.

- Avez-vous des observations à formuler ?

KEITEL réclame 24 heures pour le cessez-le-feu. JOUKOV hausse les épaules et répond :

- Demande déjà proposée et refusée.

- Avez-vous d'autres observations ?

- Nein.

- Alors signez !

Il est 0h16. KEITEL se lève, ajuste son monocle et se dirige vers l'extrémité gauche de notre table. Il s'assied près de moi et signe les protocoles de capitulation.

Il est 0h28. Les documents sont alors présentés à JOUKOV, TEDDER, SPAATZ et moi-même. KEITEL se lève, salue de son bâton et sort. Il est 0h45.

La capitulation de l'Allemagne nazie est officialisée.

NOUS AVIONS 20 ans!

Suite : ordre du jour n° 9 ci-joint.

8 mai 2004

Le 8 mai 1945 a vu la capitulation des Nazis et le retour de la Paix en Europe. Nous nous réunissons aujourd'hui pour marquer notre attachement à la Liberté et aux Droits de l'Homme et notre reconnaissance à tous ceux qui ont combattu pour cette cause.

Mais en ce mois de mai 2004, l'actualité nous renvoie encore l'image de cimetières juifs saccagés, d'un mémorial profané et recouvert de croix gammées !

Jusqu'où faudra-t'il aller pour que les leçons de l'histoire soient enfin comprises,
pour que le message laissé par les millions de civils et de militaires, blessés, déportés, tués, soit entendu,
pour que l'héritage humaniste de la Résistance soit préservé ?

Nous devons tous combattre la folie meurtrière de ceux qui, oubliant ce passé, bafouent encore aujourd'hui les fondements de la Déclaration des Droits de l'Homme.

C'est pour rappeler les sacrifices de ceux qui ont provoqué la défaite, il y a près de soixante ans, d'une idéologie barbare,
Pour conserver la mémoire de cette immense tragédie et faire que la barbarie disparaisse de ce monde que la Ville de Douarnenez a fait ériger un mémorial que nous inaugurons ce matin.

L'initiative de cette construction revient aux Associations patriotiques dont les membres,

Face au temps qui s'écoule et aux souvenirs qui s'effacent,
Ont eu le souci de préserver les noms de leurs compagnons,
Au-delà de la mémoire des seuls vivants,
Des la mémoire des derniers survivants que le sort a encore épargnés jusqu'à ce jour
et qui sont, pour cette cérémonie, encore parmi nous.

L'origine des recherches, dans les archives municipales, revient à Lucien Raphalen, adjoint au Maire, aujourd'hui disparu. La documentation qu'il nous a laissée a été reprise et complétée par Michel Mazéas, qui a été le véritable maître d'œuvre de ce dossier.

C'était une tâche lourde et délicate qui l'a occupé pendant de nombreux mois et qu'il a menée à bien avec la rigueur d'un historien, le dévouement d'un militant et l'humanisme de l'homme qu'il est.

Il a été épaulé par les présidents d'Associations et leurs collègues :
Pierre Cabellic et Roland Hascoët des Forces Françaises Libres,
Joseph Doaré pour les Anciens Résistants,

Maurice Liébot pour les Anciens Déportés,
Hervé Guivarch et Hervé Le Gall pour les Anciens Prisonniers,
Henri Guibon des Anciens d'Algérie,
Jean Le Ray de l'U.N.C,
Louis Jacquinet de l'U.B.C,
Jean le Maout des Médaillés Militaires.

De nombreuses familles ont aussi répondu à nos sollicitations et nous tenons à les remercier sincèrement.

La conception de ce mémorial a été proposée par Michel Mazéas et retenue par Mr Alexandre, Architecte des Bâtiments de France.
Sa réalisation a été confiée à Isabelle Barré, architecte de la Ville, secondée par Bernard Kérisit, responsable aux Services techniques.

L'exécution du monument est l'œuvre d'une équipe de maçons des Services techniques : Bruno Trichillo, Michel Lointier, Fabien Cornec.
Ils y ont mis tout leur cœur et une part de souvenirs familiaux rattachés à l'époque évoquée ici.

La gravure des plaques de granit noir, ainsi que les blasons de la Ville, sont l'œuvre de Gildas Castrec, sculpteur, marbrier et Compagnon du Devoir.
On peut rendre hommage à la perfection de son travail et à la qualité de sa prestation. On y retrouve, à la fois, la marque de l'artisan et les doigts de l'artiste.

Nous avons souhaité faire de ce monument le reflet des réalités des conflits de la dernière moitié du 20^{ème} siècle. Les affrontements ont été d'une complexité incroyable, dont l'horreur nous bouleverse encore aujourd'hui.
Civils et militaires, femmes et enfants, ont payé un lourd tribut à la brutalité des guerres modernes.

Sur ces plaques gravées, vous retrouverez des noms dont la seule évocation serre le cœur d'émotion :

Jean-Michel Hervé a 12 ans. Il meurt en déportation avec sa mère, parce qu'il est juif. Son père meurt à Drancy....

Lucien Jannin a 17 ans. Il est sauvagement abattu, seul, au milieu de la place de Ploaré.

Victimes innocentes, elles retrouvent ici les marins pêcheurs disparus en mer, bombardés, mitraillés, pendant leur travail : SAPIGNEUL, Ste THERESE, REGINA PACIS...

Autant de drames que l'on n'oublie pas.

Morts sur les lieux de pêche, ils rejoignent sur ce mémorial, les Combattants de la Liberté dont la liste est longue, de 1939 à 1945, pour se prolonger encore les conflits des guerres coloniales.

Ici, se représente à nos yeux, à travers ces noms, l'image d'un monde que nous aurions aimé ne pas connaître, que nous ne voulons plus retrouver sous les pas de nos destinées et celles de nos descendants.

N'oublions pas,
N'oublions jamais,
Les vivants et les morts nous le rappellent dans ces pierres.



Philippe PAUL

Douarnenez, le 30 avril 2009.

*SÉNATEUR
du FINISTÈRE*

Madame, Monsieur,

Le 7 mai à Reims, les représentants de l'armée allemande signaient la déclaration de capitulation fixée au lendemain 8 mai.

*MAIRE de
DOUARNENEZ*

Ce jour-là s'achevait la plus terrible guerre mondiale que l'Humanité eût connue avec ses 40 à 52 millions de morts civils et militaires.

Ce jour marque, depuis, la victoire de la liberté sur la barbarie.

Mais, comme l'a écrit le poète, « le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde » (*Bertholt Brecht*). 64 ans après, nous devons nous souvenir de ceux qui sacrifièrent leur vie pour que le monde redevienne libre, mais aussi, en renforçant la compréhension et la coopération entre les nations, nous devons veiller à ce que les causes d'un tel cataclysme ne puissent plus réapparaître.

Je vous invite à participer à la cérémonie de commémoration qui se tiendra

**le vendredi 8 mai 2009 à 11 H 30
au Square Jos Pencalet**

Je vous prie de croire, Madame, Monsieur, en mes sentiments les meilleurs.

**Philippe PAUL
Sénateur-Maire**



Une cérémonie aura lieu à 10 H au cimetière de Tréboul